

Enonciation et prétention ou Comment parler sans être ridicule ?

Frédéric François

Pour être plus exact, le titre aurait pu être "Comment parler sans risquer d'être ridicule ?", avec une première complication : "ridicule aux yeux de qui ? pourquoi ?", car il doit être difficile d'être absolument ridicule, universellement ridicule comme d'être assuré de ne pouvoir radicalement pas l'être, aux yeux de personne.

Et puis, aussi, apparaît la difficulté liée à l'évidente réflexivité de cette notion : on peut évoquer le ridicule de celui qui passe son temps à craindre de l'être. Et puis, bien sûr, se dessine surtout aussi la "réflexivité spécifique", qui concerne "l'auteur même de ces lignes".

Dépassons donc la peur par le moyen de l'agression. Je viens d'acheter un ouvrage écrit par d'éminents psychanalystes intitulé *Psychanalyse et culture grecque* [Anzieu et al., 1980]. Il commence ainsi : "Le temps de la demande psychanalytique a été pressenti dès l'orée de la pensée grecque". Enoncé, qui, pour moi, cerne, avec un trait appuyé, ce dont il est question ici. D'autant que les auteurs continuent : "« Je me cherche » a dit Héraclite qui affirmait : « à ce qui jamais ne se couche personne ne peut échapper ». Mouvement toujours en action de notre inconscient, dirions-nous en tant que psychanalystes". Tout y est pour faire rire, sans oublier l'allusion malsonnante, qu'à défaut d'empêcher complètement le temps de passer, on peut toujours s'allonger.

Un autre exemple récent, celui d'un premier ministre français qui, se grandissant par la parole, explique que, malgré attaques et problèmes, il se tient "droit dans ses bottes".

Et puis, il y a des "grands mots" dont l'assertion est particulièrement dangereuse. Que l'on songe au poète qui dit "le poète...", au philosophe qui dit "le philosophe...", à "l'homme de bien" qui dit "l'homme de bien...". Bien sûr, "philosophe" peut être un terme modeste par rapport à "sage", il y a des gens qui produisent effectivement de la poésie et certains, s'ils ne sont pas "hommes de bien" toujours et de tous les points de vue, font assurément plus de bien que d'autres. Alors, pourquoi ne pas utiliser les mots pour les désigner et éventuellement s'autodésigner ? Et cependant, le soupçon, le rire ou le sourire sont à l'horizon...

Dans les trois cas, ces expressions font pour moi image. On laisse entre parenthèses le statut exact de ces quasi-images, sortes bizarres-hybrides de schèmes visuo-verbaux. Il me semble cependant qu'il faudrait préciser, si c'est possible, la façon dont les êtres non directement expérimentés, imaginaires si l'on veut, sont quasi-plurisémiotiques, ni purement imaginés visuellement ou "seulement dits", ni non plus franchement plurisémiotiques comme les "objets réels". Mais quel que soit ce statut — et ses variations selon les cas — ce n'est sans doute pas un énoncé réduit à sa forme linguistique qui peut être "prétentieux", mais la figure de l'énonciateur qui, de quelque manière que ce soit, se présente derrière ou à l'horizon de l'énonciation. Je vois dans le premier cas, un peu comme dans les tableaux qui montrent la masse de ceux qui vont connaître la résurrection de la chair, l'humanité souffrante attendant l'arrivée du "père de la psychanalyse". Dans le second cas, l'émetteur de cette expression se prêtait assurément d'autant plus à la caricature que nos contemporains ne sont généralement pas chaussés de bottes et que se profile donc à l'horizon un ensemble de figures-valeurs héroïco-militaires. Dans le cas du poète, je suis aidé par des dessinateurs et je vois la belle prestance du poète vêtu d'une toge et déclamant sur le mode du druide d'Uderzo ou des dessins de Gotlib. Dans le cas du philosophe, c'est un imaginaire plus intime qui se déroule, celui de la figure du "petit prof" qui manifeste devant des adolescents peu compréhensifs sa distance à l'égard de la civilisation technico-scientifico-capitaliste, mais j'élude ici les plaisirs amers de l'introspection, fût-elle expérimentale. Quant à l'évocation du "bourgeois content de lui", elle fait partie de l'imagerie banale. De toute façon, ces significations "dessinées" peuvent aussi se "dessiner sans image", par exemple sous forme d'"indignation morale" (prétentieuse aussi, c'est une autre question) du récepteur sur le mode : "pour qui se prend-il pour dire des choses pareilles ?".

On pourrait évidemment proposer que la "morale discursive" ou "énonciative" exige qu'on ne puisse "décentement" utiliser de tels "grands mots" qu'à la troisième personne, peut-être à la seconde, sûrement pas à la première personne. "Il est intelligent", peut-être, "tu es intelligent" aussi, sûrement pas "je suis intelligent (beau ou vertueux)". Mais les horreurs de l'implicite sont à l'horizon. Bien sûr, l'ignoble tentative de séduction se dessine derrière le "tu es intelligent" (si ce n'est la charité dérisoire à l'égard du pauvre débile destinataire du compliment). Mais plus généralement, que présuppose de pouvoir juger de l'intelligence de l'autre... ? De fil en aiguille, le réseau du soupçon se referme. La recherche d'"interdits locaux" apparaît comme une solution *ad hoc* et de toute façon insuffisante. Sans parler du problème de la légitimité du discours de l'interdicteur. Qu'il y ait des cas extrêmes, comme ceux par lesquels on a commencé, c'est une chose. Mais on peut se demander si la prétention n'est pas toujours déjà là, au moins comme menace. Les cas de "poète" ou

d' "intelligent" servant de paradigme à la violence prétentieuse qu'illustre le rapprochement des deux sens de "jugement". On voudrait donc revenir sur la différence entre les premiers exemples de prétention manifeste et "le reste", la menace de prétention partout possible.

**Enonciation concrète / énonciation abstraite,
prétention locale / prétention générale**

Les différents exemples qu'on vient de donner ne se situent pas aux mêmes niveaux. Il s'est d'abord agi de *tels* psychanalystes et de *tel* homme d'état. Ils auraient pu assurément éviter ces formulations (du moins, on l'imagine). Ensuite, il a été question du statut des énoncés "identificateurs-évaluateurs" appliqués à soi. Enfin, en ce qui concerne des jugements tels qu' "il est intelligent", c'est la prétention de la possibilité même d'étiqueter qui est en cause.

Dans le cas des psychanalystes et de l'homme d'état, les conditions particulières de l'énonciation entrent en compte, beaucoup moins dans les derniers (je peux toujours m'inquiéter au sujet de celui qui parle de ses vertus quel qu'il soit). Dans les deux premières anecdotes-exemples, on pourrait dire en quelque sorte que c'est le locuteur concret qui rattrape l'énonciateur. Dans les derniers cas, c'est la possibilité même d'énoncer qui est en cause.

Une parenthèse : comment nommer, classer les "instances énonciatives" ? On connaît les distinctions introduites entre autres par Ducrot dans *Le Dire et le dit* [1980, p. 199 sqq]. Sujet parlant concret, locuteur, énonciateur... , tout ceci variant selon le cadre explicite et les exemples typiques dont on part, les allégeances théoriques et les polémiques de chacun, les références aux figures grammaticales de l'énonciation, au modèle juridique, au discours rapporté, au point de vue dans l'œuvre littéraire romanesque, aux relations de l'auteur et du personnage... En tout cas, la masse du discours en arrière-fond est considérable. On ne peut pas réactiver, au moins explicitement, tout ce champ. C'est pourquoi on part d'une donnée, assurément problématique, le "sentiment de naturalité" : tel propos dit dans telle situation par telle personne "va de soi", tel autre propos étonne, gêne, provoque des interrogations. Cela peut dépendre du statut social, réglant le "parler en tant que...". Cela peut dépendre du cadre constitué par ce que nous savons, attendons de telle personne : "ça m'a étonné qu'il dise ça...". Il peut s'agir aussi d'une "possibilité énonciative générale". Qu'on pense à la déception ressentie lorsqu'à celui qui nous a dit une "vérité importante" on demande comment il la sait et qu'il nous répond "je ne sais pas, j'ai cru qu'il fallait dire ça" ou "j'ai pensé que ça vous ferait plaisir" ou encore "j'ai dit ça par hasard". Ainsi, la figure de locuteur ou d'énonciateur concret (on ne fait

pas de différence entre ces deux termes) se recoupe avec la figure d'énonciateur statutaire (le juge, le médecin, le professeur) et avec les "exigences énonciatives générales" portées par telle ou telle forme de discours. Toujours est-il que le "parleur" colle à la peau de l' "énonciateur". Car l' "être empirique" n'est pas une notion simple. La question se pose toujours du "d'où ça lui vient de parler comme ça ?". Ou encore la question "qui parle par sa bouche ?" n'est jamais tout à fait décidable. Il y a des "caractères discursifs", des styles de discours. Des discours unifiés ou des discours irruptifs. Pour dire la même chose autrement, celui qui parle est en un sens le dépositaire d'une capacité générale à parler (avec toutes les subdivisions qu'on voudra : "parler en général", parler telle langue, telle "sous-langue"). En un autre sens il parle en tant que membre d'un groupe et en tant que porteur d'une certaine légitimité instituée (ici aussi, la diversité est à l'horizon : personne n'a une culture et une seule). Enfin, pour une part, il signe son énonciation et construit ou non sa légitimation. Et ceci est forcément vu par l'interprète, destinataire ou accidentel, qui est lui-même pour une part interchangeable, pour une part typique d'un groupe, pour une part style de perception reconnaissable (avec, on l'espère, des variations selon ce qu'il interprète). Reste qu'il y a du "facile à dire" et du "difficile à dire" pour n'importe qui, pour le porteur de telle ou telle figure institutionnelle, pour tel ou tel individu. Comme du "facile" ou "difficile" à cadrer, à comprendre, à être l'objet d'une réponse. Le tout, sans qu'il soit le plus souvent aisé de savoir à quel niveau on a affaire. Est-ce le "sujet rationnel interchangeable" en moi qui ressent ceci ou cela comme impossible, le membre de tel sous-groupe, l'individu et corrélativement sur "qui" porte l'affect en question ? Cette incertitude nous place dans un domaine d'interprétation ou d'opinion, non de savoir. Nous proposons des éclairages, nous ne disons pas la vérité des discours de l'autre. Cette absence de méta-discours "en survol" (même si, à tel moment, telle ou telle évidence s'impose à nous) serait la première justification de la non-prétention, de la modestie souhaitables. Reste que ce qui importe ici, c'est qu'il puisse y avoir de tels sens-affects, sentiment de naturalité ou d'étrangeté, soit spontanément communs, soit devenant communs (avec les différences d'accentuation, de modalité qu'on voudra) au cours de la mise en mots. Sens-affects qui font que l'effet d'un discours ne se réduit jamais à sa représentation, à sa valeur de vérité, quelle que soit la difficulté où nous sommes de dire cet effet. Qu'un humble enfant, un "simple d'esprit", un grand savant ou un religieux renommé nous dise (à "nous", sujets génériques relatifs porteurs d'un certain "esprit du temps") : "Dieu en confidence m'a dit que..." pose le problème générique "comment Dieu peut-il parler telle langue, à un homme particulier...?", même si ensuite, la nature particulière du destinataire ou la nature particulière des propos prêtés à Dieu peut accroître notre méfiance. On remarquera incidemment que, croyants ou pas, nous avons une certaine idée préconstruite des propos qu'on peut

raisonnablement ou non prêter à Dieu... Quelles que soient les distinctions que l'on fasse, paroleur concret, locuteur sujet, locuteur objet, énonciateur, ceux-ci ne sont pas des instances réelles, mais des points de vue que nous construisons ou plutôt qui se construisent dans notre perception. En particulier, il ne s'agit pas de compter les types de sujets énonciateurs, mais de proposer que chaque genre de discours dessine une figure différente des possibilités de l'énonciation. Et l'on voit bien le changement qui se produit lorsqu'on passe d'un sentiment diffus d'inadéquation entre le mode énonciatif et ce qui est dit au moment où l'on dit explicitement ce qui gêne. Ce à quoi s'ajoute que si nous ressentons plus ou moins clairement que les conditions de la félicité énonciative sont remplies ou pas, il n'y a pas une correspondance simple entre l'énonciation et ses conditions de satisfaction. Ne serait-ce que par ce qu'il y a sans cesse "biffure énonciative". Chaque fois qu'il parle, chacun de nous ne dit pas, ce qui serait d'ailleurs impossible, d'où il parle, d'où lui viennent ses paroles, d'où lui vient sa légitimité, quelles sont les limites de validité de ses propos, quels sont les modes d'interprétation qu'il autorise à l'autre ou non. Non seulement il ne le dit pas, mais il y a du jeu. Qui parle à travers ma bouche : l'humain, le Français, l' "intellectuel", l'être sexué, de telle génération etc... ? L'espace discursif suppose une certaine neutralisation de l'identification. Et, d'ailleurs, le rappel de ces particularités par l'interlocuteur sera perçu, à juste titre, comme agression, remise en cause du statut énonciatif : "tu parles comme un..".

Dans le cas de l'auto-énonciation du "philosophe", "poète", ou "homme de bien", il me semble qu'il y a multiplication des difficultés. D'abord parce qu'il y a forcément une inadéquation entre la noblesse du "grand mot" et les conditions de l'assertion par un *ego* trop proche de lui-même. Aucun philosophe n'est "le philosophe", celui qui essaie de l'être prend forcément un risque. "Le poète" atteint par le succès devient déclamateur. Et tout ceci atteint *a fortiori* l'homme de bien, puisqu'on admet volontiers que le poète et le philosophe ne le sont pas toujours et dans tous les moments de leur vie, alors qu' "être véritablement homme de bien"...

Et puis, il y a, de toute façon, une difficulté à faire comme s'il était raisonnable d'utiliser sans plus des grands mots comme "poète", "philosophe" ou "homme de bien". Ce qui vaudra pour toute prédication portant sur une "qualité essentielle" comme "être beau" ou "être intelligent", qu'elle s'applique à moi ou à un autre. Certes, bien des différences peuvent se présenter, dans le cadre énonciatif, par exemple selon qu'une telle assertion "essentielle" est centrale ou présentée comme concession pour dire autre chose. Ou bien, elle sera neutralisée si c'est une affirmation (très) doxique portant sur l'intelligence de Voltaire, Goethe ou Napoléon. Le problème sera plutôt alors celui des justifications de l'énonciation. Certes, le rappel du lieu commun peut toujours se donner un

air de plaisanterie. Ou bien, on pourra dire que le “pédagogue” se donne le droit, a même pour fonction de dire les lieux communs à ceux qui n’en ont pas fait leurs “lieux communs propres”. Qu’il s’agisse d’un propos qui nous semble en général “prétentieux” ou d’un propos que l’autre ou moi-même ne peut vraiment pas tenir, il me semble qu’il y a continuité. Quelque chose comme une promesse qui ne peut être tenue. Simplement, à un bout de la chaîne, on aurait des propos qui peuvent être tenus par quelqu’un et non par quelqu’un d’autre, à l’autre bout de la chaîne, des propos dont on ne voit personne qui pourrait les tenir. Les deux peuvent se mêler. Ainsi l’énoncé sur la psychanalyse est, à mes yeux, bizarre de toute façon, plus particulièrement au début d’un livre écrit par des psychanalystes.

Par parenthèse, il faut noter que le problème de la prétention n’est qu’un cas particulier de la signification atmosphérique de l’énonciation. Les affinités ou les anti-affinités entre les éléments du discours ou entre le discours et les “situations d’énonciation” dessinent une figure du locuteur générique-particulier. Ainsi, c’est en général, “dans la langue”, qu’il y a affinité entre le “je”, la déploration et le passé dans “j’ai encore fait une bêtise” : le “je” qui parle est ici “normalement” dissocié du “je” de la bêtise. Dans “je fais encore une bêtise”, “je sens que je fais une bêtise”, “je vais faire une bêtise, (mais c’est plus fort que moi)”, l’interprète pourra modaliser du côté du comique ou du tragique, mais il y aura bien une signification dessinée autour de la tension entre “il est” / “il n’est pas le même que lui-même”. Ce à quoi s’ajouteront les effets dus par exemple au fait que cet énoncé est fréquent ou exceptionnel chez le locuteur en question. Par opposition à un locuteur-auditeur idéal, un individu en chair et en os ne sépare pas “naturellement” en lui affect et connaissance, sens et effet, référence intentionnelle et atmosphère, “couleur générale de l’affect”. Ce qui pourra faire l’objet de perpétuelles rectifications, par le clin d’œil, l’ironie, la connivence ou au contraire par l’impossibilité de prendre au sérieux ce que “veut dire” l’énonciateur. Ainsi, par exemple, y a-t-il une ambivalence (inévitable ?) du “faire rire”.

Cet enchevêtrement fait que toute classification des effets d’énonciation est toujours sujette à des rectifications. On peut certes poser une caractérisation énonciative générale des propositions particulières concrètes comme “il va venir”. Elles sont par nature un peu douteuses, mais font partie des possibilités humaines générales : “nous pouvons parler de l’avenir sur une modalité spécifique”. Comme le remarque Schutz [1971, ch. VI, “Tirésias ou notre connaissance des événements futurs”, 1984] ce qui distingue les hommes ordinaires des devins, ce n’est pas que les hommes ordinaires ne font pas d’énoncés portant sur l’avenir, mais, en quelque sorte, que de tels énoncés sont forcément, par rapport à un constat ou à un récit, “modalisés à la baisse”, sans qu’on ait besoin de le dire explicitement. Ce qui n’empêche pas que telle ou telle condition

particulière d'énonciation nous fait considérer celui qui annonce l'avenir comme étant ou n'étant pas bien placé pour le faire. Cela vaut aussi pour les énoncés génériques "le pire n'est pas toujours sûr". Ici, le problème sera que cet énoncé est trop vrai. On pourrait s'interroger sur les conditions normales d'énonciation des lieux communs : les vieillards y ont droit plus que les enfants, une situation concrète fait qu'ils deviennent plus énonçables que dans un vide énonciatif ou dans une séquence qui ne serait faite que de la profération de tels lieux communs, mais il y a assurément là toujours des variantes individuelles considérables...

Entre la prévision particulière et le lieu commun, on peut localiser quelque chose comme un générique actualisé "on ne sait jamais s'il va venir", "les habitants des pays non industrialisés ne savent pas ce qu'est l'exactitude". Il me semble que ce sont ces énoncés généraux-empiriques qui posent le plus de problèmes quant à leurs conditions d'énonciation et manifestent le plus souvent des prétentions spécifiques, face au risque d'un énoncé particulier qui ne porte pas (trop) à conséquence ou à l'obligatoire banalité du lieu commun sur l'incertitude du futur. En quelque sorte parce que c'est là que se manifeste le plus la dissociation du sujet locuteur concret et du sujet implicite de l'énonciation comme ayant droit à la généralité. En effet, dans le cas de ces énoncés génériques, ce n'est pas la possibilité même de faire des énoncés qui dépassent les conditions empiriques de stricte vérification qui importe (c'est monnaie courante). Mais les conditions d'énonciation de telle généralité en tant justement qu'elle ne se donne pas comme "discours de on", mais comme "généralité dont «je» est vraiment la source". On ne peut pas poser des limites strictes à cette validité, plutôt jouer à imaginer du plus ou moins : énonciation prétentieuse, banale, surprenante, inquiétante... (de tels jugements évaluatifs étant, à leur tour, tout sauf apodictiques). Ainsi "toutes les femmes sont des salopes" sera adapté (peut-être ?) à la situation concrète-abstraite (théâtrale-typique) de l'amoureux bafoué, drôle ou prétentieuse chez un petit garçon de trois ans, posera problème chez la jeune fille de 17 ans. Ces personnages énonciateurs potentiels imaginaires sont ici des intermédiaires fictifs entre le général et le particulier entre, pourquoi pas, l'essence et l'existence. Ce qui n'empêche pas de distinguer à la limite entre :

La prétention de fait et la prétention de droit

En parlant de prétention de droit, je voudrais renvoyer à la nature spécifique du langage et à l'impossibilité d'éviter une certaine prétention. Devient-elle en ce sens légitime ?

On peut noter tout d'abord que la dissociation entre l'individu concret et le "se présenter en tant que" n'est pas liée systématiquement au langage. Je peux imaginer le président du tribunal ou même le modeste agent de police qui règle la circulation en train de déféquer. Imaginaire des fonctions digestives qui permet de mettre en cause à bon compte le sérieux que chacun (ou presque) met dans l'accomplissement de ses fonctions sociales.

Cela dit, il y a sans doute un lien spécifique entre prétention et langage.

Il est fréquent et "normal" quand on écrit sur le langage de faire son éloge et de dire qu'il nous permet de "symboliser", de "rendre présent les objets absents", de multiplier les dimensions de l'expérience humaine... Il est tout aussi banal de faire du langage ou d'un certain usage du langage le "propre de l'homme".

C'est en partie justifié (en partie seulement : il y a d'autres candidats au titre de "propre de l'homme" : le rire, le savoir qu'il est mortel, la prématuration, l'acte sexuel délié de la finalité de la reproduction... On retrouve ici la prétention spécifique qu'il y a à vouloir "déterminer une essence"). Mais justement, ce "propre" (quoi qu'on en pense par ailleurs) est à plusieurs titres lié au danger de "prétention".

D'abord, parce que cette capacité langagière de rendre l'irréel présent est potentiellement "prétentieuse". Je sais ou je ne sais pas courir, porter un poids, fendre du bois, faire la cuisine, j'en passe et des meilleurs. Certes, je peux faire semblant d'accomplir ces activités. Mais tout le monde voit tout de suite que c'est du "faire semblant". Si je prêche une religion, annonce une embellie économique ou le contraire ou explique ce qu'est le langage, le décalage même du discours à l'égard de l'état des choses fait que la prétention est à l'horizon. Sans parler de la pure possibilité grammaticale d'en dire manifestement plus que je n'en sais : *tous, aucun, toujours, jamais...* et bien d'autres "petits mots" aident assurément à en dire trop.

Ou encore, la prétention sera dénonçable sur le mode du "on l'a déjà dit". Emettre un discours "théorique" c'est prétendre entre autres que ce qu'on dit est "digne d'être dit". Mais, si l' "autre" ne perçoit pas cette dignité, en particulier si on est perçu comme répétant des banalités, c'est qu'on fait semblant d'être un énonciateur qu'on n'est pas vraiment. Bref, on s'érige en "sujet qui en sait plus que les autres" et la dérision vous remet dans la masse.

Bien évidemment, la notion de découverte ou de profondeur sont subjectives. J'ai l'impression que ce que je dis est nouveau, profond, digne d'être dit. Et l'autre me rappellera (à juste titre) que j'enfonce des portes ouvertes, que je répète. C'est sur un autre registre le problème des vieux couples. Le conjoint fait le beau, s'apprête devant de nouveaux auditeurs à raconter une anecdote vraiment inattendue et digne d'être racontée et le conjoint du conjoint lui sait et l'histoire et les petits traits stylistiques qui vont "faire vrais", "spontanés".

Une telle dénivellation est en quelque sorte impliquée par la succession des générations. On naît "fils de", on se révolte éventuellement et l'autre peut nous dire "quand tu auras mon âge, tu verras".

Dans le même ordre d'idées, il est de la nature du "sociologue" de nous dire que celui qui parle n'est pas source de son propre discours, qu'il est fils non seulement de son père mais de "on". Et qui dirait : "les autres, oui ; moi, pas ?".

Et puis la prétention s'expose à un autre mode de critique, celui du "vraiment ?" ou du "Comment le sais-tu ?" Et il est bien vrai que lorsque nous sommes pris du désir de parler que nous trouvons légitime, ce que nous disons "nous vient", mais qu'en règle générale, nous ne pourrions pas dire d'où ça nous vient.

Plus généralement, on pourrait dire ici que le petit enfant ne commence pas par être en rapport avec le réel, et utilise ensuite de façon substitutive des mots pour des choses bien ancrées. Ce serait plutôt le contraire : il peut d'abord évoquer par les mots et ensuite, éventuellement, contrôler (un peu) le rapport de ses dires au "réel".

Certes, une solution pourrait être de se contenter de dire ce que l'autre attend de nous, de répondre juste le nécessaire, de ne parler que par formules toutes faites où le langage ne se distinguerait plus des actes et des gestes les plus banals, éviterait au maximum d'assumer la "fonction symbolique" (je fais ici comme si je savais / on savait tout à fait bien ce que ça veut dire).

On pourrait imaginer un personnage de roman (renouvelé de Kafka ?) qui tenterait de faire preuve d'une telle modestie. Mais il manifesterait ainsi une grande immo­destie. Car d'où viendrait le savoir de ce qu'est que "répondre juste aux attentes des autres" ? On n'en sort pas. La modestie peut être agressive, la prétention du silence radicalement insupportable. On peut "se taire de haut". Il y a une "humilité vicieuse" bien connue des confesseurs.

On est parti, pour des raisons manifestes liées aux conditions même d'énonciation de ce texte, de la prétention de celui qui théorise, mais une forme de prétention menace bien d'autres discours ; pour sortir des "jugements de vérité", c'est le cas de la moindre promesse.

Un soupçon Prétention et réception

Il est donc raisonnable d'admettre que le langage nous fait courir sans cesse le risque d'en "dire trop". Mais si ce risque est inhérent au discours, n'est-ce pas le récepteur qui doit faire preuve de tolérance plutôt que de vouloir débusquer partout la prétention ? Ricœur [1965] a utilisé le terme d' "ère du soupçon", freudien, marxiste ou nietzschéen pour désigner un

mode systématique de mise en cause de la possibilité même d'énoncer. Mais qu'est-ce qui permet au soupçonneur de soupçonner ?

Cela nous met peut-être au moins négativement sur la voie d'une solution. Même si nous ne pouvons pas suivre le modèle, nous pouvons nous inspirer des romans de Dostoïevski. Le "personnage dostoïevskien" le plus fréquent revient sans cesse sur son statut, s'interroge sur son droit à la parole, à l'existence. Et puis, il y a le simple Aliocha, par exemple, qui fait ce qu'on lui demande, sourit, aide... Peut-on retrouver au moins une certaine simplicité, celle qui "prend le risque" sans faire "trop d'histoires" ?

On se trouve ici dans une situation difficile. Si chaque discours s'accompagnait automatiquement d'une indication de son point de vue et de ses limites de validité, on pourrait peut-être échapper à la prétention. Mais d'abord un tel métadiscours ne saurait exister. On peut dire qu'il est de la nature d'un discours de ne pouvoir être reçu comme il est émis. En particulier, il est soumis à une "modalisation de l'extérieur". Celui qui, en colère, dit "tu es un salaud", peut se faire renvoyer une modalisation minorante : "tu dis ça, mais tu ne le penses pas vraiment". Ou la modalité majorante fatale : "ha ! tu as dit que j'étais un salaud et bien tu vas voir". Certes, on peut "surveiller ses expressions". On ne peut pas faire comme si on connaissait le procédé qui permettrait automatiquement d'échapper à l'accusation de "prétention". En particulier, on a essayé de suggérer qu'il était impossible de vouloir éviter ce risque par une minoration systématique. Mais la prétention est-elle du côté du parleur ou du côté de la mauvaise volonté de l'interprète ? On peut proposer que, certes, certains énoncés sont, par leur forme générique et/ou apodictique, de bons candidats à la prétention. Il est, potentiellement, moins prétentieux de dire "cette fille est vraiment idiote" que "les femmes sont des êtres inférieurs", "ça me plaît" que "c'est beau". Mais la prétention n'est sans doute pas tant dans la forme linguistique que dans la réception qu'on en a. Quand quelqu'un tient des propos généraux sur les hommes ou les femmes, c'est comme quand il affirme hors modalisation "mon fils est un imbécile". Le récepteur pourra mettre ça du côté du "il a l'air en colère", neutraliser en quelque sorte le contenu de l'énoncé, ou le minorer en le traduisant comme quelque chose du genre de "mon fils a fait trop de bêtises", plutôt que comme "toujours et dans tous les aspects de sa conduite mon fils est un imbécile". Et, le plus souvent, l'interprète laisse l'énoncé dans l'indétermination, ce qui le rend plus ou moins acceptable.

Si la prétention est du côté de l'interprète, celui-ci doit pouvoir (souvent ou toujours ?) constituer un mode de réception d'où la prétention disparaît. Par exemple en diminuant les implications de l'énoncé incriminé. Ainsi, dans le cas de l'énoncé considéré pour commencer, ce qu'attend l'humanité ce n'est pas la psychanalyse mais "quelque chose comme la psychanalyse". Et, après tout, pourquoi ne pas se représenter le

temps de l'analyse ou un autre comme sortant ne serait-ce qu'un peu de la fuite du temps ? Sans parler de la possibilité simple de continuer ma lecture en ne m'arrêtant pas sur la bizarrerie de cet énoncé propitiatoire.

De même, je pourrais être partisan du premier ministre évoqué plus haut ou simplement vouloir me placer dans l'espace de fiction où on pourrait orienter les énoncés d'une autre façon. *Je* ou plutôt *on* (puisque ici, ce "je" est considéré comme interchangeable avec les autres récepteurs fictifs favorables ou désintéressés) pourrait considérer par exemple que d'autres hommes politiques ont fait bien pire que ce qui est reproché au premier ministre, ou bien qu'il doit rattraper les erreurs de ses prédécesseurs, alors les accusations dont il est l'objet seront injustes et on trouvera beaucoup plus normal qu'il se drape dans sa dignité. Par parenthèse, le fait que "ego" sujet concret arrive ou n'arrive pas, ait envie ou n'ait pas envie d'accomplir de tels mouvements est une autre affaire. Ce qui importe, c'est que des mouvements divers soient possibles, et donc que si je m'acharne à trouver ce monsieur ridicule, je peux moi-même prêter au soupçon : "mais pourquoi donc s'obstine-t-il ainsi.. ?". Et de la même façon, on peut justifier par exemple celui qui voudrait s'appeler lui-même le poète, le philosophe ou l'homme de bien en disant qu'il faut bien assumer de telles "figures de l'humanité", que les différences existent, qu'on a un destin, même si on n'en est pas l'origine.

On s'en est pris plus particulièrement au "droit à la généralité". Mais le plus souvent, de tels énoncés généraux sont banals. Il serait alors vicieux de se demander pour qui se prend celui qui les énonce. Quand je dis "il fait beau ce matin", je ne me manifeste pas comme "vrai locuteur", mais comme celui qui dit en premier, ce que les autres auraient pu dire et qui servira, par exemple, d'introduction au choix de l'activité commune, reposante et estivale, qui s'impose. D'autant que la plupart des textes ne sont pas composés uniquement d'énoncés généraux. Ceux-ci prennent sens et justification comme moments d'un ensemble discursif, comme annonce dite par l'autre indéterminé ou clôture d'énoncés concrets.

Ou bien, nous savons bien que nos jugements de valeur esthétiques ou moraux sont plus ou moins "subjectifs", au sens le plus banal de "marqués au coin de notre particularité". Mais en même temps, d'une part ils s'imposent à nous avec une certaine évidence, d'autre part, nous souhaitons, plus ou moins, les faire partager ou en tout cas les justifier. Je peux certes éviter de proclamer mon goût comme le seul bon, je peux réfléchir (un peu) avant de parler, je ne peux pas ne pas obéir à mon évidence actuelle, comme, en particulier, ce qui me permet de critiquer les évidences de l'autre ou mes propres évidences passées.

Et ce sera aussi en fonction de mes évidences que j'aurai le sentiment que je me trompe, qu'il y a dans ce que j'expérimente quelque chose qui va constituer un résidu de non-dit par rapport à ce que je dis, ou pis encore de mal dit.

De même qu'on ne peut pas éviter le statut du langage qui fait qu'on en dit plus que le "strictement expérimenté", de même, on ne peut pas éviter d'être (provisoirement) le centre du monde. Croire que le monde tourne autour de soi n'est pas une erreur ptoléméenne remplaçable par une belle vision copernicienne. Quand je serai mort, le monde disparaîtra. En un sens c'est indépassable.

Certes, le mouvement de la réflexion amène à refuser qu'*ego* soit la source ultime de ce qu'il dit ou de ce qu'il pense. Mais on ne peut universaliser la maxime : "surtout ne pensez pas par vous-mêmes". On peut se demander alors s'il ne faut pas plutôt considérer que si risque de prétention il y a (et il y a), c'est aussi sur "risque" qu'il faut mettre l'accent. Ce qui ne signifie donc pas "si on ne peut pas éviter la prétention, alors allons-y gaiement".

La formule "responsable mais pas coupable" a eu des fortunes diverses. Mais, après tout, elle me semble avoir des possibilités de généralisation. On n'a pas demandé à vivre, on est là comme on est, on est donnés à nous-mêmes et nos idées nous viennent. A partir de là, sans métalangage qui me permettrait, chaque fois que je "pense", de dire qui pense à travers moi, je suis vaguement capable de trier, de sélectionner, de réfléchir, d'accepter ou de refuser les "idées qui me viennent", bref d'assumer le "risque de prétention".

Ce qui revient à dire que je ne peux pas empêcher ma particularité de prétendre à la reconnaissance, sur un mode indéterminé. Que nous parlions au nom de la doxa ou que nous émettions un paradoxe (consciemment ou non), notre discours, au-delà de notre intention explicite, tend par le fait même de son énonciation à s'imposer à l'autre ou en tout cas à faire sens pour lui. Il est vrai qu'en un sens ce que je dis s'impose moins que ce que je fais : dire à l'autre "pousse-toi de là, il me faut un peu de place" est moins violent que de le pousser et de prendre sa place. Mais inversement, dans l'espace du "faire", il peut manger, boire, écouter une autre musique que moi. C'est simplement différent. Dès que je commence à l'étiqueter, même sans le juger : "tiens, toi, tu aimes ça..., moi j'aime plutôt" s'ouvre un espace où il est question de justifier, de rendre raison, d'exister sous le regard de l'autre, espace qui a sa violence propre. Et ça risque de ne pas s'arrêter. Car ou l'autre n'est pas d'accord. Ou il fait un discours "supérieur" qui enveloppe le mien propre. Ou il se laisse convaincre, ce qui me flatte, mais introduit le doute rongeur : s'il se laisse ainsi convaincre, est-ce un "vrai sujet" ?

Ici non plus, on ne peut distinguer ce qui relève du langage et d'autre chose, ce qui légitime ou illégitime la parole de l'autre, ce qui fait qu'on l'écoute ou pas. Ce qui ne signifie pas que c'est le dépositaire d'un autre savoir, par exemple sociologique, qui pourrait nous dire ce qu'est la parole qui compte, "ce que parler veut dire". Certes, les contraintes sociales qui conditionnent la "parole qui compte" sont puissantes. Il y a des surprises

aussi. Comme Jésus enfant parmi les docteurs. Mais on sait que la surprise peut être recodée comme prétention et que ça a mal fini. Il faudrait s'interroger ici sur l'aura, l'autorité, la confiance, ou comme on voudra dire, qui fait que tel ou tel, au moins dans certaines limites, pourra faire des discours qu'on n'admettrait pas d'un autre. Nous lui donnons en quelque sorte droit au risque.

Reste que tout énoncé comporte forcément une biffure de ses sources d'énonciation, ne s'accompagne pas d'un étiquetage qui expliquerait exactement d'où ça nous vient, d'où l'aspect inévitable du risque. De même, on ne peut déterminer *a priori* quelles sont les limites exactes de validité de notre propos. En particulier, il est impossible d'avoir un "truc" qui nous permettrait de ne dire à chaque fois que le strictement attendu ou "convenable". D'autant que les autres, destinataires ou récepteurs, ne sont pas simplement sources ou dépositaires d'une norme univoque et qu'on ne peut pas purement et simplement "adapter ses propos à son interlocuteur". Heureusement, l'image communicationnaliste de la bonne pédagogie qui apprendrait aux enfants un ensemble fini de situations de communication, et à dire à chaque fois ce qu'il faut dire mais pas plus, est trompeuse. On ne peut pas de cet autre point de vue ne pas prendre de risque. Un peu comme, je crois, dans le *Sapeur Camembert*, un capitaine de pompiers obtient un avancement mérité pour avoir eu l'idée d'essayer les pompes la veille de chaque incendie. De la même manière, vouloir énoncer sans risque est de toute façon impossible.

Mais davantage. Supposons que je me dise à chaque instant qu'il y a 10 milliards d'humains sur terre et que, "un de plus un de moins"... Cette juste réflexion ne me permettra pas de savoir les limites d'acceptabilité de mon discours. Je serai en train d'utiliser à des fins d'humilité perverse la puissance du langage. Autrement dit, peut-on se tenir à sa juste place ?

Et puis, on risque alors de donner à l'autre une place excessive : s'effacer derrière le père ou le chef. Si je dis "c'est les autres qui savent", je risque de laisser la place aux innombrables candidats au poste envié de "sujet supposé savoir". Il y a une modestie-orgueil démocratique qui fait qu'on a "des raisons de penser" qu'on n'est pas pire qu'un autre, au moins pour essayer de choisir le moins mauvais chef. Cela peut s'accompagner de la dose qu'on voudra de détachement ou d'humour. Mais ce modèle institutionnel-démocratique me semble refléter l'impossibilité où nous sommes de laisser les autres parler vraiment à notre place. Si nous le faisons, c'est bien nous qui le faisons, même si nous avons tendance à l'oublier.

Et certes, l'énonciateur est un pauvre homme, qui peut bafouiller, faire des lapsus, pérorer avec la braguette ouverte ou, pire, se répéter, avoir des tics, faire semblant de parler alors que c'est la machine à parler qui déroule son cours à travers lui... Mais ceci est notre sort commun. Le langage nous donne sans cesse la possibilité de "parler du point de vue de Sirius" et puis...

On pourrait aussi trouver une solution (tristement raisonnable). Celle qui consisterait à fixer les limites de la prétention selon les domaines. L'esprit du temps, mais qui est sans doute aussi vieux que l'humanité, serait de considérer qu'il y a des domaines spécialisés où on pourrait se construire, au moins pour tel auditoire, une certaine compétence. Et il y aurait des domaines où chacun aurait "droit à la parole". On pourrait partir d'une distinction apparentée, celle entre "facile à dire" et "difficile à dire", pour suggérer que, au moins pour une part, la prétention surgit quand on n'est plus dans le domaine balisé du "facile à dire". Il s'agit bien entendu de deux pôles. On pourrait parler de facile à dire ou de plus facile à dire pour beaucoup de raisons. Par exemple, il y a des objets qui "ont un nom". Je ne risque pas grand chose à appeler Napoléon "Napoléon", je risque quelque chose à dire "le fossoyeur des libertés révolutionnaires". Bien sûr parce que c'est plus discutabile : on pourrait aussi l'appeler le "stabilisateur des libertés révolutionnaires". Mais aussi parce que je me donne la posture du "maître des mots".

Il y a évidemment toute une variation psycho-sociologique du "facile à dire". Bien entendu le membre d'une communauté pour qui il est normal de parler de telle façon pourra provoquer le rire de l' "autre extérieur à la communauté". Par exemple, pour moi chaque fois que j'entends un homme politique dire "la volonté de la France est que...", j'ai envie de rire.

Alors que d'autres trouveront normal que le sujet autorisé parle au nom de la France. De même que pour certains, il sera légitime de dire "nous nous aimons" alors que pour d'autres qu'un *je* parle au nom de "nous" est sacrilège ou en tout cas inconvenant.

Une remarque incidente : on pourrait, en sortant assurément des limites du "savoir linguistique", s'interroger sur l'esprit du temps et sur une évolution éventuelle des limites du facile à dire. A tort ou à raison, on peut imaginer une autre époque où les hommes (ou en tout cas ceux qui se donnaient le droit de tenir le discours qui compte) parlaient sans difficulté du bien, du beau, du vrai. Au moins à titre d'horizon de sens, il y a eu une forme de métaphysique-théologie bien pensante et à bonne conscience se traduisant par ce qui nous (!) apparaît comme une "bonne conscience" où on pouvait dire "remontons aux principes" et où l'on savait comment nommer ces principes. Ce seraient alors les autres, nos ancêtres, que nous percevrions comme naïvement prétentieux. Aurions-nous atteint globalement la sagesse de la prise de conscience de notre finitude, par exemple en gardant le vrai dans le strict domaine du technico-scientifique et en renvoyant le bien ou le beau vers les secrets de la vie privée ? Rien n'est moins sûr. D'abord le doute à l'égard des possibilités d'émettre des "grands énoncés" n'est pas une nouveauté des "temps modernes". D'autre part, notre doute sur la possibilité d'articuler des "principes ultimes" est corrélative d'une masse de savoirs, d'énoncés ou de théories qui dépasse assurément ce qui a jamais été rencontré. Et puis, même si on ne sait pas

trop d'où ils nous viennent, les discours moraux à prétention universelle sont toujours bien là, même et surtout sous le voile de la "mort des idéologies".

Bref, je ne pense pas que ni la difficulté à s'orienter entre les discours ni l'existence de discours dominants soient des caractéristiques spécifiques de la "modernité", ni plus ni moins menacée par la prétention qu'une autre. En tout cas, nous n'avons pas de moyen de sortir de la remise en cause perpétuelle au nom du "pour qui se prend-il ?".

Toujours est-il qu'il n'y a pas de métadiscours fondateur nous assurant une fois pour toutes du droit à la parole. Et puis il faut reconnaître qu'au moins de temps en temps il y a des surprises, des "bien dits", des impertinences pertinentes qui sortent du droit à dire qu'on reconnaît ordinairement à l'autre ou à soi comme autre.

Ce qui n'empêche pas que chaque dire est toujours trop dire ou mal dire ou dire à côté. Tout discours laisse un résidu. On aurait pu dire autre chose. Et c'est heureux. Essayons d'imaginer *a contrario* la situation où un discours saturerait définitivement la possibilité de dire autre chose sur le même sujet. Qu'on puisse dire *oui, mais aussi* est inhérent à l'utilisation du langage. L'autre est alors celui qui a un peu de place pour ajouter ou modifier. Celui qui nous comprend trop bien, qui résume parfaitement notre "pensée" nous terrorise. On n'a pas intérêt à être "trop bien" compris. Y compris dans notre relation à nous-mêmes. Une certaine insécurité dans la relation du dire et du vouloir dire est souhaitable. Ici encore, on peut raisonner par l'absurde. Imaginons un monde où il n'en serait pas ainsi, où l'on pourrait dire exactement ce qu'on voudrait dire ni plus ni moins, ça aurait quelque chose de terrorisant. Le remède est bien dans le mal : c'est parce qu'il n'y a pas de discours définitif qu'un discours peut être prétentieux, c'est aussi pour cela qu'il peut être corrigé.

Ainsi, pour évoquer l'exemple de "la" morale, il y a une morale qui nous vient, qui est déjà-là. Il n'y a pas de "jugement du sujet" sans préjugés. Il y a la morale des pères qui essayent de combler leurs manques ou leurs échecs dans leurs enfants ; il y a une morale des enfants, qui veulent faire plaisir à leurs parents, se révoltent contre eux ou les imitent. Mais ces "enfants" (que nous sommes tous) sont aussi soumis au regard de leurs pairs. Et puis, chacun est face à sa propre capacité à se penser lui-même. En tout cas, on ne peut pas se représenter la transmission de la morale sur le seul modèle de l'autorité descendante. On ne peut lui opposer simplement le bon consensus démocratique des pairs qui recommenceraient contractuellement la société à chaque génération. Et puis, il y a la morale de tous les jours et celle des moments exceptionnels, les cas où, vaille que vaille, le passé permet de penser l'avenir et ceux où ce n'est pas possible. On pourrait continuer à évoquer tout ce qui fait que chacun diffère des autres et de lui-même. Ou comporte de l'identique sans en être assuré.

Ce n'est pas tant la finitude du sujet qui importe ici que la multitude des discours qui peuvent passer par sa bouche. Sans oublier tout ce qui se fait à travers nous hors discours ou malgré les discours. La prétention est toujours à l'horizon. En tout cas, la "bonne solution" n'est pas de vouloir éviter les risques. Finalement, il n'y a qu'à continuer, en s'excusant de la prétention qu'il y a à vouloir évoquer tant de choses dans un si bref espace discursif.

(Université Paris V)

Références

[ANZIEU *et al.*]

ANZIEU (D.), CARAPANOS (F.), GILLIBERT (J.), GREEN (A.),
NICOLAIDIS (N.), POTAMIANOU (A.)

1980, *Psychanalyse et culture grecque*, Paris, Les Belles lettres.

DUCROT (O.)

1984, *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit.

RICCEUR (P.)

1965, *De l'Interprétation : essai sur Freud*, Paris, Seuil.

SCHUTZ (A.)

1971, *Le Chercheur et le quotidien*, tr. fse., Paris, Klincksieck.

